

Lipsticks et barbelés: les artistes du monde arabe se regardent en face à Beyrouth

EN IMAGES - La huitième édition de la Beirut Art Fair s'est tenue du 21 au 24 septembre au Liban. Retour sur Ourouba, l'exposition phare de ce rendez-vous incontournable de la région, où l'art s'engage sans tabou.

[Delphine Minoui](#) Publié le 28 septembre 2017 à 16:48

Envoyée spéciale à Beyrouth

Plaqués contre deux murs blancs, qui se rejoignent en angle droit, des dizaines de balais s'entassent, leurs brosses pointées vers un sol moucheté de petits tracts blancs. Le regard s'arrête, curieux, puis déchiffre les quelques mots qui noircissent ces bouts de papier volants: «dictature», «conflits», «bombes», «injustice», «torture», «ruines»...

L'installation, signée Nada Sehnaoui, est une parfaite introduction à Ourouba (*Arabité*), exposition inédite sur les turbulences du monde arabo-musulman revisitée par les artistes de la région et présentée cette année à la Beirut Art Fair.

Ici, pas de faux-semblants ni de lifting express pour cacher les cicatrices de la guerre, le déracinement des réfugiés ou encore les rêves brisés du printemps arabe, écartelés entre la menace islamiste et le retour des rais de la pensée unique. À l'instar de *À balayer* - c'est le titre provocateur de cette pièce d'art -, la plupart des œuvres présentées proposent un face-à-face direct et audacieux avec une réalité tourmentée. «Depuis 2001, et

plus particulièrement depuis les révolutions de 2011, les sociétés arabes ont subi de nombreux soubresauts. Les désillusions politiques, la violence, les guerres ont débouché sur un sentiment d'urgence chez les créateurs qui sont amenés à réfléchir plus intensément sur la vie, sa résilience et sa beauté, en dépit du chaos qui les entoure. C'est tout ceci que j'ai voulu montrer», confie Rosa Issa, la commissaire de cette exposition décoiffante où art et politique dialoguent librement.

Confusion identitaire

Pari réussi: entre cette caméra de vidéosurveillance, peinte sur fond bleu, de Tagreed Darghouth (intitulée «Shall You see me better?»), rappelant le contrôle orwelien qu'exerçaient sur leurs populations les ex-autocrates de la région - et qu'exercent encore certains leaders - et ces panneaux de Ziad Abillama où la direction «Arabes» part dans tous les sens, on prend la mesure de la confusion identitaire qui prévaut quand l'idéologie castratrice s'effondre d'un seul bloc. Et l'on dévisage comme un cri d'alarme la sculpture du «Livre brûlée» de Jean Boghossian, qui renvoie à l'émergence d'une autre forme de tyrannie, celle de l'islamisme et de la destruction du patrimoine par les djihadistes de Daech. En la regardant, on pense évidemment aux manuscrits saccagés de Mossoul, en Irak, ou au pillage des sites antiques de Palmyre, en Syrie.

Signe des temps, le thème de l'exil est omniprésent sur le stand de *Ourouba*: dans cette peinture de valises du Libanais Mohamad Said Baalbaki, qui s'empilent les unes sur les autres jusqu'à saturation ; dans cette vague cousue de fils barbelés du Palestinien Abdul Rahman Katanani, écho grandeur nature au danger de la mer, où tant de migrants ont récemment perdu la vie ; dans ce paillason fait d'aiguilles, signé Mona Hatoun, et sur lequel le mot «Welcome» ironise sur l'accueil souvent hostile que leur réservent les Occidentaux.

La «disneylandisation» de la Mecque

Mais l'effervescence artistique passe aussi par l'humour. Observateur avisé des contradictions de son pays - [où les femmes viennent enfin d'obtenir l'autorisation de conduire!](#) -, l'artiste saoudien Ahmed Mater raconte ainsi la «disneylandisation» de la Mecque à travers ses photos illustrant le juteux business du pèlerinage. Avec son vidéoclip «Chic-Point», le vidéaste Sharif Waked s'amuse, lui, à passer en dérision l'humiliation de la fouille corporelle imposée par Israël aux Palestiniens: simulant un défilé de mode en lieu et place d'un check-point, de jeunes mannequins exhibent leurs chemises et t-shirts perforés de trous révélant leurs abdominaux.

L'irakien Mahmoud Obaida a pour sa part encadré une photo de Georges W. Bush avec une constellation de souliers noirs, clin d'œil au «lanceur de chaussure» de Bagdad qui s'en prit, en 2008, au président américain.

On ne peut s'empêcher de sourire, aussi, face à ce portrait glamour de la palestinienne Leila Khaled, célèbre détourneuse d'avion du FPLP, où les tubes de rouge à lèvres remplacent les pixels. Car derrière son déluge d'horreur, chaque guerre dévoile sa part de féminité - et de normalité. «Souvent, la banalité des rituels du quotidien devient une forme de résistance. Et les artistes aiment explorer ces thèmes», observe Michket Krifa. D'après cette spécialiste en arts visuels du monde arabe, la «désorientation politique» qui a suivi les révolutions de 2011 va de pair avec une véritable «réorientation artistique». «Le printemps arabe, dit-elle, a libéré l'image et la parole, même si la violence et d'autres formes de répression, notamment religieuses, ont balayé les espoirs véhiculés par les premières manifestations. Malgré le retour de la censure, il existe une incroyable effervescence culturelle. Avant, c'était le collectif qui primait. Aujourd'hui, l'individu s'est réveillé», poursuit-elle, en parlant de véritable «citoyenneté artistique».

Le Liban reste le seul pays de la région qui garantit une liberté de ton si chère aux artistes. Ici, on peut montrer des œuvres qui

seraient censurées ailleurs

Laure D'Hauteville, fondatrice et directrice générale de la Beirut Art Fair

Le choix de Beyrouth n'est pas anodin. «Le Liban reste le seul pays de la région qui garantit une liberté de ton si chère aux artistes. Ici, on peut montrer des œuvres qui seraient censurées ailleurs. Une des galeries de la foire a ainsi vendu un détail de sexe féminin. Une autre présente la peinture d'un couple d'homosexuels enlacés. À l'exception de la religion et de la personne du président, on peut tout montrer et tout critiquer», explique Laure D'Hauteville, fondatrice et directrice générale de la Beirut Art Fair.

L'art pour résister

La soixantaine de peintures, sculptures et installations exposées à *Ourouba* ont également pour particularité d'appartenir à des collections libanaises publiques et privées. «Cela en dit long sur la nouvelle génération de collectionneurs qui s'intéressent à l'histoire de leur pays, de leur région. Une façon de se regarder en face, de dérouler le fil des événements, et d'amorcer ce travail de réconciliation qui n'a jamais été fait», note-t-elle. On pense évidemment à l'historique immeuble Barakat, métamorphosé en repère de francs tireurs pendant la guerre civile, et que le peintre libanais Ayman Baalbaki a immortalisé avec ses pinceaux. L'art pour résister. L'art pour sonder le passé... Cette exposition est un livre d'histoire à elle seule. Elle se parcourt comme on recompose les morceaux d'un puzzle. Ne reste plus qu'un seul souhait: qu'elle devienne nomade, pour éclairer le monde sur les tiraillements et les espoirs d'une région compliquée.